

**UDA**  
**2006-2007**

**Le monde en pages**

**Le retour des caravelles  
de  
Antonio Lobo Antunes**



**Animation de l'Atelier**

**Daniel Simon**

# Littérature portugaise

## Les Anges, Violeta

Dulce Maria Cardoso

« Loin du folklore, d'une grande originalité narrative, ce deuxième roman époustouflant de Dulce Maria Cardoso invite d'abord à un dépaysement littéraire à l'avant-garde des lettres portugaises. », Delphine Peras, Lire.

Violeta, comment vous la décrire ? Une ballerine obèse qui titube à travers l'existence en levant le coude aussi souvent que la jambe ou peut-être un ange en exil, nostalgique du temps où « le ciel avait la couleur du ciel ».

Victime d'un accident de la route, elle apparaît (...)

## La littérature portugaise

Georges Le Gentil & Robert Bréchon

Le travail de Le Gentil débutait avec le XIIe siècle et s'arrêtait dans les années 1930. Robert Bréchon, auteur de divers essais de critique littéraire, spécialiste de Pessoa dont il est l'éditeur en France et le biographe, a complété en six nouveaux chapitres cette brillante histoire de la littérature portugaise, jusqu'à la mort de Miguel Torga (1995). La seule histoire de la littérature portugaise complète en français.

ISBN : 2-906462-15-2, parution 1995, 288 (...)

## Camões. L'œuvre épique & lyrique.

Georges Le Gentil

Cette étude, la meilleure introduction au plus illustre des poètes portugais (1524 ?-1580), est à la fois une biographie, une analyse littéraire et une anthologie poétique (toutes les citations étant présentées dans les deux langues). Un ouvrage de référence, révisé et enrichi (1re éd. 1954).

Georges Le Gentil (1875-1953), longtemps professeur à la Sorbonne, a été l'une des grandes figures des études portugaises en France.

ISBN : 2-906462-16-0, parution 1995, 288 (...)

## Sonnets

Luís de Camões

Luís de Camões, célèbre pour l'épopée la plus accomplie de la Renaissance, Les Lusiades, est aussi l'auteur d'une œuvre lyrique exceptionnelle. Ses sonnets - dont le thème essentiel est l'amour, tantôt léger et conventionnel, tantôt douloureux et nostalgique, tantôt blessé, source d'amertume et de révolte - comptent parmi les plus beaux de la langue portugaise.

Traduction d'Anne-Marie Quint et Maryvonne Boudoy, 30 sonnets, édition bilingue.

ISBN : 2-906462-52-7, parution 1998, 96 (...)

## Mort dans l'avion

Carlos Drummond de Andrade

Carlos Drummond de Andrade est reconnu comme le plus grand poète brésilien. Mort dans l'avion est l'un des plus beaux poèmes écrit au XXe siècle.

**Carlos Drummond de Andrade est né à Itabira do Mato Dentro, dans la province du Minas Gerais, le 31 octobre 1902. Il s'est marié très jeune et, après des études de pharmacie, a préféré devenir professeur de lycée. Il a déménagé à Rio en 1934. Son premier recueil (Algumas poesias) date de 1930. Il contient déjà de remarquables poèmes, dont le (...)**

### Les sentiers du démon

**Aquilino Ribeiro**

**« Un satané bonhomme, ce Malhadinhas de Barreiras, avec sa taille au-dessus de la moyenne, son allure quelconque, sa voix si douce et son air si plein de bon sens que le diable en personne ne l'aurait pas cru capable de larder de son couteau à cran d'arrêt la panse d'un brave homme pour une simple bagatelle... Son regard était froid quoiqu'exempt de méchanceté et seules ses mâchoires de bouledogue démentaient son apparente bonhomie ; mais comme il exerçait la profession de muletier, tantôt (...)**

### Les maia

**Eça de Queiroz**

**Jorge Luis Borges considérait Eça de Queiroz comme « un des plus grands écrivains de tous les temps » : Les Maia, paru en 1888, est indubitablement son chef-d'œuvre. Il appartient au genre des romans « cycliques » où l'on suit le destin non seulement d'une personne, mais d'une famille, précédant ainsi Les Buddenbrooks de Thomas Mann et la Forsyte Saga de Galworthy.**

**Le noeud de l'action est une sulfureuse histoire d'amour dans le goût romantique, mais le grand intérêt du récit est ailleurs : (...)**

### Ce que dit Molero

**Dinis Machado**

**Paru en 1977 à Lisbonne, deux ans après la révolution des Oeillets, ce roman iconoclaste est devenu un classique de la littérature populaire portugaise. Populaire et aussi anarchique, dans son délire verbal invitant sans cesse à une remise en question des points de vue et des certitudes. L'humour, l'invention, le sentiment de l'absurde, la folie imprègnent les récits de Molero détaillant la vie de personnages rencontrés sur les trottoirs de Lisbonne, des êtres plus grands que la vie dont (...)**

### Finisterra

**Carlos de Oliveira**

#### **L'auteur**

**Carlos de Oliveira est né en 1921 au Brésil, mais il a grandi dans la région de la Beira Litoral au Portugal, et plus précisément dans la province de Gândara, dont le paysage insolite sera à l'origine d'une inspiration poétique très marquée. Après des études de lettres - au cours desquelles il s'engage dans le mouvement d'influence marxiste « Génération 40 », lieu de résistance artistique et intellectuelle contre le salazarisme - il enseigne un peu, traduit Éluard et Supervielle, (...)**

## **LES LITTÉRATURES AFRICAINES DE LANGUE PORTUGAISE**

**par Maria Fernanda Afonso**

---

retour

cet article est le texte de la conférence :

"Regard sur les Littératures Africaines de Langue Portugaise", par Marie-Claire Vromans et Fernanda Afonso. première séance : Langues et Littératures en Afrique Lusophone.

qui a eu lieu le 8 février 2003 à la Librairie Orfeu,  
43, Rue du Taciturne B-1040 BRUXELLES  
Tel/Fax: +32 (0)2 735 00 77

nous remercions les auteurs de nous avoir autorisé à publier ce texte. Tout droit de reproduction réservé.

## La critique

contemporaine considère que tout texte littéraire établit un dialogue permanent avec le milieu social et culturel où il se produit (note 1). Ce fait est particulièrement important dans l'écriture africaine où chaque texte, écrit en général dans une langue européenne, est conçu comme un dialogue entre différentes cultures, une permutation de savoirs, une combinaison de modèles hétérogènes mettant à jour ses liens avec le passé oral de l'Afrique et les acquis des modèles littéraires occidentaux. L'écrivain africain, lettré par l'école et par l'écriture européennes, a dû faire coexister différents types de discours pour faire éclater son appartenance à une communauté où la palabre est un signe d'autorité et d'initiation à la connaissance.

La compréhension du phénomène littéraire africain est étroitement liée à l'histoire de la domination coloniale. En fait, dans leur grande majorité, les sociétés africaines ne connaissaient pas l'écriture. L'art oral façonna toutes les fonctions de l'écrit et selon Albert Gérard " *il a admirablement rempli la mission de toute littérature telle que Horace l'a résumée une fois pour toutes : il joint l'utile à l'agréable avec une incontestable efficacité (note 2)*". C'est à partir de la Conférence de Berlin, à la fin du XIXème siècle, que les Européens ont développé une politique d'assimilation culturelle, engendrant le statut d'assimilés pour les Africains qui devinrent alphabétisés. En rejetant les langues africaines dans les écoles qu'ils créèrent, les occidentaux ont contribué à la formation d'une littérature qui est selon le congolais A. Bokiba, " *le produit insolite de la rencontre, de l'accouplement d'une culture et d'une sensibilité avec une langue : les unes et l'autre ne sont pas originaires d'un même espace*" (note 3). Ainsi, il n'est pas étonnant que les questions linguistiques se trouvent au cœur de la problématique des littératures africaines, mais à dire vrai, s'il y a quelques écrivains qui s'expriment dans des langues africaines ou en deux langues, la leur et l'étrangère - situation fréquente dans l'Afrique anglophone -, la plupart écrivent dans une langue européenne qu'ils africanisent par le biais d'une extraordinaire alchimie linguistique.

Les littératures du continent africain, écrites en français, anglais et portugais, sont des littératures émergentes qui ont à peine un siècle d'existence. C'est au XXème, qu'afin de maximiser les profits dans tous les domaines, les puissances coloniales envoyèrent en Europe de jeunes Africains pour qu'ils fréquentent les Universités à Paris, à Londres, à Lisbonne, de façon à créer des cadres intellectuels qui les représenteraient devant les sociétés traditionnelles africaines. Après une phase d'aliénation, pendant laquelle ils cherchèrent à s'identifier aux Européens, ces étudiants éprouvèrent un grand besoin d'affirmer leur négritude, c'est-à-dire l'ensemble des valeurs culturelles de l'Afrique noire, en refusant les modèles proposés par les colonisateurs. Ce refus viril de l'assimilation est à l'origine d'une production littéraire qui essaie de rendre compte de la complexité de l'expérience du monde culturel africain, créant un discours polyphonique qui témoigne d'une profonde conscience linguistique.

La création littéraire en portugais apparaît en Afrique avec une antériorité et un développement plus précoce que dans d'autres pays d'Afrique noire, à l'exception de l'Afrique du Sud, mais ce statut de reconnaissance de l'importance des littératures africaines lusophones n'est pas encore reconnu hors des frontières de la lusophonie, car comme l'affirme Pierre Rivas, " *la part de l'Afrique portugaise dans les études sur l'ensemble africain reste superficielle ou fâcheusement inexacte* " (note 4). Gerald Moser affirme de façon péremptoire dans son essai *African Literature in Portuguese : The First Written, The Last Discovered* que la littérature africaine en langue portugaise fut la première littérature à apparaître en Afrique, mais la dernière à être révélée au monde (note 5). En fait, les littératures africaines lusophones restent très peu connues, probablement parce que le nombre de traductions dans d'autres langues est très restreint.

Il va de soi que l'histoire des cinq littératures africaines de langue portugaise, concernant le Cap-Vert, la Guinée Bissau, São Tomé et Príncipe, l'Angola et le Mozambique a un rapport profond avec l'histoire du colonisateur, les Portugais, le premier peuple européen à parcourir les côtes africaines, à dévoiler les secrets de l'océan Indien, à contaminer les langues bantoues de toponymes portugais, dont nous pouvons citer à titre d'exemple : Porto Novo, la capitale du Bénin, Lagos, la capitale du Nigeria et Natal, une ville de l'Afrique du Sud. Elles ont un passé commun car elles se sont forgées dans la douleur et dans la révolte contre Prospero, le personnage qui symbolise l'opresseur dans l'œuvre de Shakespeare, *La Tempête*, pour pouvoir proclamer l'identité africaine de Caliban.

Les littératures africaines lusophones ont produit leurs premiers textes dans des revues et dans des anthologies à caractère global, souvent publiées à Lisbonne, la plupart grâce aux efforts de la Maison des Étudiants de l'Empire, où les jeunes Africains profitant de leur rencontre dans la capitale de l'Empire organisaient les mouvements de libération de leurs pays. Cependant, face à leur legs culturel, les voies suivies par les écrivains sont très diversifiées. Leurs parcours littéraires sont conditionnés par la solidarité des espaces et du temps historique. Ainsi, les littératures des îles sont marquées par l'insularité, notamment celle du Cap-Vert, la plus prestigieuse d'entre elles tandis que les littératures continentales de l'Angola et du Mozambique sont le résultat d'une mosaïque multiculturelle et plurilinguistique.

La presse a joué un rôle très important dans la production littéraire des cinq ex-colonies portugaises qui ont reçu l'imprimerie entre 1840 et 1850. Au départ, la poésie a occupé le premier rang, comme dans toutes les littératures qui émergent d'une phase d'oralité. Cependant, elle a pris la violence d'une arme pointée sur le colonisateur pour revendiquer son indépendance par rapport aux paradigmes européens, inaugurant un combat anti-colonial qui fut long et douloureux. Des cinq colonies africaines du Portugal, les premières qui se sont lancées avec le plus grand succès dans la production littéraire furent le Cap-Vert et l'Angola.

### Les littératures insulaires

Dans les îles du Cap-Vert, désertes au moment où les navigateurs portugais y sont arrivés, il y a une culture métissée, issue d'une longue, lente et profonde interpénétration de valeurs afro-européennes, dans une symbiose née d'un long et complexe processus d'échanges culturels entre les colons portugais et les Africains ramenés du Continent comme esclaves, qui n'a pas de parallèle ailleurs. Le Cap-verdien est, selon Manuel Ferreira, un homme d'entre deux-mondes : ni l'Afrique, ni l'Europe, c'est le Cap-Vert (note 6) . Bilingue - le créole est la langue nationale et le portugais la langue officielle - il se sert du créole pour la musique - la *morna* au rythme lent et nostalgique garde une place de choix dans le cœur de tous les nombreux Cap-Verdiens de la diaspora -, tandis qu'à l'exception d'un nombre très réduit de textes écrits en créole, le portugais reste la langue de la création littéraire.

Très tôt, les intellectuels cap-verdiens ont découvert la littérature du nord-est du Brésil, les livres de José Lins do Rego, Graciliano Ramos et Jorge Amado dont la thématique, la sécheresse et la famine, reflétait beaucoup de leurs problèmes. En 1936, les écrivains de cette colonie portugaise renoncent aux modèles européens et ils façonnent une revue qui agit comme l'avant garde de l'Afrique lusophone, *Claridade* qui fut publiée de façon irrégulière jusqu'aux années 60. Baltasar Lopes, Jorge Barbosa et Manuel Lopes, ses créateurs instaurent une littérature de fondation, enracinée dans l'humus du Cap-Vert, marquée du sceau de l'innovation et de l'originalité. *Les claridosos* rompent avec les modèles et les thématiques européens pour dénoncer la réalité de leurs îles : la sécheresse, la famine, l'émigration, le travail dégradant dans les plantations du café de São Tomé et Príncipe, l'évasion, l'insularité.

Partagés entre le désir de traverser l'océan et l'attachement à une terre pauvre, où la vie peut devenir impossible, les écrivains du Cap-Vert créent des poèmes et des récits où il y a toujours le même type de héros : le cap-verdien, un éternel émigré, condamné à l'appel de la mer, voulant partir pour des paysages lointains qui l'attirent, rêvant de retourner à l'univers de ses îles pour exorciser la souffrance du départ. C'est ce que Eugénio Tavares dit en créole dans les vers d'une *morna* : *Si bem é doce, / Bai é magoado ; Mas si ca bado, / Ca ta birado !* (Si le retour est joyeux / Le départ est toujours pénible / Mais sans départ/ Il n'y a point de retour). La mer devient le lieu privilégié de la création littéraire cap-verdienne: elle fait vivre, fait espérer, elle est source d'inquiétudes et d'angoisses, mais avant tout elle accomplit le destin de l'homme cap-verdien. C'est ce que Jorge Barbosa et Manuel Lopes réaffirment dans leurs poèmes :

#### POÈME DE LA MER

*Le drame de la Mer,  
L'intranquillité de la Mer,  
          toujours  
          toujours  
          en nous !*

*La Mer !  
qui entoure,  
relie nos îles,  
ronge les roches de nos îles !  
Laisse l'émail du salpêtre sur les faces  
des pêcheurs,  
ronfle sur les sables de nos plages,  
heurte de sa voix les montagnes,  
secoue les barques de bois qui  
fréquentent ces côtes...*

*La Mer !  
qui met des prières sur les lèvres,  
laisse dans les yeux de ceux qui sont  
restés  
la nostalgie résignée de pays lointains  
qui nous parviennent dans les gravures  
des illustrations*

#### LA BOUTEILLE

*Qu'importe le chemin  
de la bouteille que j'ai lancée à la  
mer ?  
Qu'importe le geste qui l'a  
recueillie*

*Qu'importe la main qui la toucha  
- si ce fut l'enfant  
- ou le voleur  
- ou un philosophe  
- qui délivra son  
message  
- et le lut pour lui ou  
pour les autres ?*

*Qu'elle se détruise sur les récifs  
ou roule sur la grève infinie  
ou retourne à mes mains  
sur la même plage déserte d'où je  
la lançai  
ou qu'elle ne soit jamais vue par  
des yeux humains  
qu'importe ?*

*dans les films de cinéma  
et dans cet air d'autres climats  
qu'apportent les passagers  
quand ils débarquent pour voir la  
pauvreté de la terre !*

*La Mer !  
l'espérance de la lettre de loin  
qui n'arrivera peut-être plus !...*

*La Mer !  
regrets des vieux marins racontant des  
histoires de temps révolus,  
des histoires de la baleine qui un jour  
renversa le canot...  
de beuveries, de rixes, de femmes,  
dans les ports étrangers...*

*La Mer !  
en nous tous, dans le chant de la Morna,  
dans le corps des jeunes filles brunes,  
dans les hanches agiles des noires,  
dans le désir du voyage qui peuple les  
rêves de beaucoup de gens !*

*Cette invitation à toute heure  
que la Mer nous fait pour l'évasion !  
ce désespoir de souhaiter partir  
et d'avoir à rester !*

*Jorge Barbosa*

Responsables de l'émergence de la littérature cap-verdienne moderne, les écrivains de *Claridade* développent la problématique d'une terre agreste où le rêve, individuel ou collectif, ne peut se manifester qu'à travers l'imaginaire maritime. La mer illimitée accomplit l'appel du voyage initiatique de l'existence, le chemin possible pour l'évasion, la fuite réelle ou fictive, et elle devient le noyau d'une littérature riche en complexité textuelle, humanisme et créativité. Tellurisme et thalassorisme traversent la poésie, mais aussi la prose du Cap-Vert. Un des premiers romans devenu palimpseste de la prose moderne sur cette émigration d'abord vers l'Amérique, ensuite vers l'Europe fut écrit en 1947 par Baltasar Lopes et il s'intitule *Chiquinho*, racontant la vie des Cap-verdiens en Amérique du Nord ainsi que la tragédie des sécheresses dans leur pays. Manuel Lopes un autre claridoso est l'auteur de deux romans réputés, *Chuva Braba* et *Flagelados do Vento Leste*, traduit en français sous le titre *Les victimes du vent d'est*, ce vent qui balaie vers le large du Cap-Vert les nuages et la pluie :

*"Les alizés du nord-est sont comme des peuples toujours en mouvement , entraînés par des guerres successives, et habitués à dominer d'autres peuples. Dans ce combat, les îles, situées sur la frontière du front mobile intertropical qui sépare les deux rivaux, ne peuvent échapper à la domination historique de l'armée la plus forte et la moins généreuse, et la lutte continue..." (note 7)*

La littérature cap-verdienne instaure un lieu d'écriture adapté aux réalités d'une société insulaire créolisée, marquée par son passé colonial, par l'émigration et par l'influence fragmentaire de l'héritage africain. Dans chaque texte il y a toujours la lutte de l'homme cap-verdien pour atteindre un bonheur inaccessible, la tension dialectique entre partir et rester, le drame d'un être irrémédiablement prisonnier de ses rêves ou de sa fatalité géographique. Loin de ses îles, il écoute et ré-écoute la voix de Cesária Évora qui chante " *sodade* " car il peut par un exercice de mémoire récupérer l'image du Cap-Vert, la destination fabuleuse qui sera atteinte par le chemin de la mer. Un écrivain contemporain, Nuno de Miranda a choisi comme titre pour un de ses livres, publié en 1989 la phrase nominale " Cais de pedra ", " quai de pierre " dont la métaphore évoque le lieu du départ et du retour de l'homme cap-verdien, mais selon Maria Felisa Rodriguez Prado qui a étudié l'œuvre, elle signifie aussi un grand petit quai de pierre physique et symbolique d'où part et où retourne toute sa production littéraire. (note 8)

Il s'avère que l'attachement de l'écrivain cap-verdien à sa terre natale lui ouvre d'autres voies de créativité. Ainsi par des stratégies concernant l'humour, l'ironie douce, le détail subtil, Germano Almeida reproduit dans une œuvre narrative déjà assez vaste les petites histoires concernant la vie quotidienne de l'archipel, et dont les meilleurs exemples sont peut-être les romans *O Testamento do Sr. Napumoceno* da Silva Araújo, déjà adapté au cinéma et *A família Trago*.

Vécu sans drame, le métissage est au cœur de l'écriture des îles de São Tomé e Príncipe. C'est ce qu'un de ses premiers grands poètes, Francisco José Tenreiro, réaffirme dans un poème intitulé *Canção do mestiço* :

## CHANSON DU MÉTIS

*Métis !*

*Je suis né du noir et du blanc  
et qui me regarde  
c'est comme s'il regardait  
un échiquier  
le coup d'œil rapide  
brouille la couleur  
dans le regard ébloui de qui  
me regarde.*

*Métis !*

*Et j'ai dans le cœur une âme  
grande  
une âme faite d'addition  
comme 1 plus 1 égale 2.*

*C'est pourquoi un jour  
le blanc plein de rage  
compta les doigts des mains  
fit une multiplication et dit  
grossièrement  
- mestiço !*



*ton compte est faux.  
Ta place est avec les nègres.*

*Ah !*

*Mais je ne fâchai  
pas...  
et très calmement  
je tirai mes cheveux en arrière  
je soufflai une bouffée de ma  
cigarette  
je lançai de haut  
mon éclat de rire libre  
qui remplit le blanc de chaleur  
!...*

*Métis !*

*Quand j'aime la blanche  
je suis blanc...  
Quand j'aime la noire  
je suis noir...*

*Eh oui...*

Francisco José Tenreiro

En Guinée-Bissau, ce n'est qu'au XXème siècle que les enfants du pays ont entamé une timide production écrite. Assujettie administrativement au Cap-Vert jusqu'aux années 1870, cette ex-colonie portugaise qui comprend, outre sa superficie continentale, soixante îles au long de ses côtes, ne fut dotée de structures sociales que très tard, ce qui explique son retard littéraire par rapport aux autres pays africains lusophones. Parmi ses poètes, Vasco Cabral évoque de façon émouvante le fléau de la guerre coloniale :

## DATES

*Il y a des dates qui ne sont ni un numéro, ni un  
mois ni une année,  
Il y a des dates qui vivent à l'intérieur de nous  
Qui vivent avec notre intimité, notre chaleur.  
Elles sont comme la lymphe de notre sang.  
(Mon enfance ; l'éveil)*

*Il y a des dates qui parlent comme si elles  
avaient une bouche  
Et laissent une trace à l'intérieur de l'âme,  
Comme une cicatrice sur un visage.  
(La tristesse et la douleur des horreurs de la  
guerre !)*

*Un jour de pluie est oublié par tous.*

*Mais un jour de crue vit dans le cœur des  
pauvres  
comme la mélancolie des arbres sans feuilles  
dans le cœur du poète.  
Comme un cri sans destin qui percerait le ciel  
Qui vivrait dans le cœur des hommes !*

*Un jour de Paix semble un jour ordinaire  
Mais c'est comme un chant de gloire dans la voix  
du printemps  
Un jour de Paix n'est jamais un jour ordinaire !*

Vasco Cabral

## Les littératures continentales

En ce qui concerne les littératures lusophones du continent africain, elles ont été produites par une pluralité de sujets, des Blancs, des Métis et des Noirs. Albert Gérard explique que " *ce qui fait la singularité de l'activité littéraire dans les territoires d'expression portugaise, c'est le rôle joué par un groupe très actif et comparativement nombreux d'écrivains mulâtres, groupe qui n'a son équivalent nulle part ailleurs, sinon peut-être en Afrique du Sud.* " (note 9).

C'est en Angola que fut publiée la première oeuvre littéraire de l'Afrique sub-équatoriale, précisément en 1849. Il s'agit d'un livre de poèmes intitulé, *Espondaneidades da minha alma*, écrit par un métis, José da Silva Maia Ferreira, né au sud de l'Angola, et qui l'a dédié Aux dames africaines, *Às senhoras africanas*. Ancrée dans la presse du XIX<sup>ème</sup> siècle qui faisait cohabiter le journalisme et les textes littéraires, la langue portugaise et les langues africaines bantoues, la littérature angolaise se façonna depuis ses origines au carrefour de l'écrit et de l'oral engendrant une imbrication linguistique marquée par la polyphonie des voix. Il y a depuis le début de la pratique littéraire en Angola un métissage de cultures et de langues ainsi qu'un grand enthousiasme pour toutes les formes de littérature orale. Dans ce sens, l'action des missionnaires fut très importante car ils valorisaient la connaissance de la littérature orale qu'ils fixaient dans des textes écrits. Héli Chatelain, un missionnaire suisse qui est arrivé en Angola en 1885, a laissé une oeuvre très importante, organisant une grammaire de kimbundu et des anthologies de contes en kimbundu et portugais, comparant les versions angolaises avec celles d'autres régions.

L'Angola fut la première colonie de l'Empire portugais à revendiquer son indépendance, d'abord culturelle et ensuite politique. À partir de 1940, les étudiants africains qui arrivaient à Lisbonne pour obtenir un diplôme universitaire apprenaient à discuter de leurs problèmes sociaux. Un circuit d'intérêts socio-politiques et de complicité intellectuelle s'établit entre les jeunes angolais qui étaient dans la métropole et ceux qui étaient restés à Luanda. En 1948, ceux-ci s'engagèrent à créer un mouvement culturel dont le cri de bataille *Vamos descobrir Angola !* " Allons à la découverte de l'Angola " sollicitait un travail collectif pour la découverte du pays. Ils ont créé en 1951 une revue qui portait à l'instar d'une autre éditée à Lisbonne par les étudiants des colonies africaines le titre de Mensagem et ses auteurs, noirs, métis et blancs y publiaient des textes qui préconisaient une attitude politique contre le régime colonial. De cette génération fondatrice du MPLA fit partie le poète Agostinho Neto qui introduisit dans l'esthétique littéraire de son écriture " *le sentiment de se sentir noir et la décision de lutter et de vaincre* (comme Angolais et comme Homme noir) ( note 10 ).

À partir d'Agostinho Neto, l'envie du combat, le messianisme révolutionnaire vont caractériser toute la production littéraire, poésie et prose, jusqu'à l'indépendance de l'Angola. Les textes

de Viriato da Cruz, António Jacinto, António Cardoso et d'autres poètes s'engagent tellement dans la libération du pays que l'on pourra affirmer l'existence d'un rapport de causalité entre littérature et lutte armée : les écrivains seront les combattants, les guerrilheiros. En Angola, la littérature dénonce toutes formes d'exploitation, comme le départ forcé des Angolais pour les roças du café de São Tomé, évoqué dans un très beau poème de Mário de Andrade :

#### CHANSON DE SALABU

*Notre fils cadet  
On l'a envoyé à São Tomé  
Il n'avait pas de papiers  
Ahwè !*

*Notre fils pleura  
Maman perdit la tête  
Ahwè !  
On l'a envoyé à São Tomé*

*Notre fils est parti  
Il est parti dans leur cale  
Ahwè !  
On l'a envoyé à São Tomé*

*On lui a coupé les cheveux  
Ils ne purent l'attacher  
Ahwè !  
On l'a envoyé à São Tomé*

*Notre fils est en train de penser  
A son pays, à sa maison  
On l'a envoyé travailler  
On est en train de l'observer,  
de l'observer*

*-Mama, il va rentrer  
Ah ! notre chance va tourner  
Ahwè !  
On l'a envoyé à São Tomé*

*Notre fils n'est pas revenu  
La mort l'a emporté  
Ahwè !  
On l'a envoyé à São Tomé*

Mário de Andrade

C'est pendant les années soixante que la littérature angolaise s'est impliquée dans une vaste production de récits courts, contes, nouvelles et chroniques, publiés dans plusieurs revues et profondément engagés dans la formation d'une identité nationale. Leurs auteurs, les maîtres des générations suivantes, sont Mário António, Arnaldo Santos, Henrique Abranches et le plus prestigieux de tous, Luandino Vieira, pseudonyme de José Vieira Mateus da Graça.

La publication des écrits de Luandino Vieira ne se fit pas sans conflits et sans persécutions, causant parfois des scandales qui dépassèrent les frontières de l'État portugais. Ainsi, au moment où à Lisbonne, le 15 mai 1965, la Société des Écrivains Portugais décida de décerner son Grand Prix au recueil de nouvelles, *Luanda*, de Luandino Vieira, qui était incarcéré à Luanda pour participer au mouvement nationaliste, les péripéties causées par la répression du régime de Salazar furent tellement violentes et délirantes - le Ministre de l'Éducation Galvão Teles a demandé la dissolution de la Société des Écrivains Portugais et les membres du jury ont été convoqués devant le tribunal -, que selon l'écrivain José Agualusa, les intellectuels de plusieurs pays finirent par découvrir la littérature angolaise, pratiquement inconnue dans le monde. Agualusa souligne :

*Ce qu'aucun publiciste n'avait, jusqu'ici, jamais réussi, Salazar l'a obtenu en moins de six jours : des milliers de personnes apprirent qu'une lointaine colonie du Portugal avait une littérature florissante, et qu'elle était suffisamment puissante pour surprendre l'Empire. (note 11)*

Après l'indépendance de l'Angola la littérature du pays suivit de nouveaux chemins et par le biais de différentes stratégies concernant l'humour, le burlesque ou la parodie, elle dénonce les déviations de l'utopie qui rêvait d'une Nation où tous s'entendraient. Dans le domaine de la fiction, un grand nombre d'auteurs parmi lesquels Pepetela, Manuel Rui et José Agualusa occupent le premier rang essayant d'adapter leur discours narratif aux transformations de la société angolaise et à l'exigence d'une nouvelle attitude face au pays réel, déchiré par la guerre civile.

Dans ses romans, Pepetela dont la valeur a déjà été couronnée par le Prix Camões, en 1997, crée une longue galerie de personnages et de situations historiques à partir de ce que Inocência Mata appelle les identités des marges (note 12) pour mettre en évidence le corps d'une nation marqué par la pluralité de sujets, de territoires et de cultures. Pepetela récupère les mythes locaux, les figures de l'Histoire du passé pour reconstruire et faire l'apologie de la nation dans la perspective d'un décentrement de voix, d'une diversité identitaire. Ainsi, l'Angola devient le personnage principal des récits post-coloniaux et chaque auteur se sent engagé à construire des ponts entre les deux moitiés distinctes de la nation qui se sont affrontées dans un combat meurtrier. Pepetela l'a affirmé dans le livre *A geração da Utopia* :

*Há duas Angolas, elas se defrontaram. Duas Angolas provenientes dessa cisão da elite, a urbana e a tradicional. (...) felizmente nesta guerra houve um empate, nenhuma destruiu a outra. Mas continua a haver duas Angolas. Temos de tapar esse fosso, voltar a criar as pontes. (note 13)*

À partir des années quatre-vingt, il y a une nouvelle génération de poètes qui remplacent le discours de l'exaltation de la patrie par un vers plus intimiste. Par le biais d'un travail esthétique sur le langage, quelques femmes comme Ana de Santana et Paula Tavares s'interrogent sur l'image féminine prépondérante dans un monde traditionnellement organisé par l'action hégémonique de hommes, sur les sentiments et le rôle de la femme dans la société angolaise post-coloniale :

*Mon bien-aimé arrive et tandis qu'il enlève ses  
sandales de cuir  
il marque de son parfum les frontières de ma  
chambre.  
Il libère sa main et crée des bateaux ans route sur*

*mon corps.  
Il plante des arbres de sève et de feuilles.  
Il dort au-dessus de la fatigue  
bercé par le moment bref de l'espoir.  
Il m'apporte des oranges. Il partage avec moi les  
pauses de la vie.  
Ensuite il part.*

.....  
*Perdues comme un rêve, les belles sandales de cuir.*

<- ->

*Tu m'interroges sur le silence  
je dis*

*mon amour que sais-tu  
de l'écho du silence  
comment peux-tu me demander des*

*mots*

*et du*

*temps  
si seul le silence permet  
à l'amour le plus pur  
d'élever la voix  
dans la rumeur des corps*

<- ->

*Cette femme qui fend la nuit  
de son chant d'espoir  
ne chante pas.  
Elle ouvre la bouche  
et libère les oiseaux  
qui peuplent sa gorge.*

Ana Paula Tavares

Par rapport à l'Angola, la production littéraire du Mozambique a eu une éclosion tardive. La situation géopolitique et multiraciale de cette colonie portugaise située au bord de l'Océan Indien lui a entraîné un parcours spécifique. Le Mozambique, peuplé de Bantous, Arabes, Européens, Indiens et Chinois, s'est formé dans la dépendance des intérêts de l'Empire britannique qui a exigé de l'État Portugais la création des deux grands centres urbains portuaires au Sud du pays, les villes de Lourenço Marques et Beira, pour expédier les matières premières de ses colonies, les anciennes Rhodésies, aujourd'hui la Zambie et le Zimbabwe. Pendant longtemps, les antagonismes sociaux, attisés par les pays voisins, aggravèrent les rivalités entre les groupes intellectuels mozambicains. Ainsi, parmi les littératures émergentes de l'Afrique lusophone, l'écriture de ce pays situé loin de la métropole chercha dans un carrefour racial complexe, et avec plus de difficulté que celle de l'Angola ou celle du Cap-Vert, la parole de son identité.

Vers le milieu du XXème siècle, sur les pages d'une presse fourmillante, nourrie par Africains et Portugais en désaccord avec la politique de Salazar, apparaît un grand nombre de poèmes

écrits par Noémia de Sousa, Marcelino dos Santos et par celui qui est considéré comme le patriarche de la poésie du Mozambique, José Craveirinha, instaurant un projet politique conflictuel, en rupture avec l'ordre établi. Leur parole poétique annonce la destruction du monde colonial et met en mouvement un processus de récupération des valeurs africaines violées par l'omnipotence européenne. Il s'agit de vrais cris de douleurs et de révolte, une parole en armes.

## SI TU VEUX ME CONNAÎTRE

*Si tu veux me connaître,  
étudie avec des yeux  
attentifs  
ce morceau de bois noir  
qu'un frère maconde  
inconnu  
de ses mains inspirées  
tailla et travailla  
dans ces terres lointaines  
du Nord.*

*Ah, voilà qui je suis :  
des orbites vides dans le  
désespoir de posséder la  
vie,  
une bouche fendue en  
blessures d'angoisse,  
des mains énormes,  
palmées,  
se dressant comme qui  
implore et menace,  
un corps tatoué de  
blessures visibles et  
invisibles  
par les fouets de  
l'esclavage...*

*Torturée et magnifique,  
altière et mystique,  
l'Afrique de la tête aux  
pieds  
- Ah, voilà qui je suis !  
Si tu veux me comprendre  
viens te pencher sur mon  
âme d'Afrique,  
sur les gémissements des  
noirs au quai  
sur les batuques  
frénétiques des muchopes  
dans la rébellion des*

## JE VEUX ÊTRE TAMBOUR

*Tambour est vieux de brailler  
ô vieux Dieu des hommes  
laisse-moi être tambour  
seulement tambour brillant dans la nuit  
chaude des tropiques  
Et ni fleur née dans la brousse du  
désespoir.  
Ni fleuve coulant vers la mer du  
désespoir.  
Ni lance trempée dans le feu vif du  
désespoir.  
Ni même poésie forgée dans la douleur  
rouge du désespoir.*

*Ni rien !*

*Seulement tambour vieux de brailler dans  
la pleine lune de ma terre.  
Seulement tambour à la peau tannée au  
soleil de ma terre.  
Seulement tambour creusé dans les  
troncs durs de ma terre !  
Moi !  
Seulement tambour crevant le silence  
amer de Mafalala.*

José Craveirinha

## PERSONNE

*Des échafaudages  
jusqu'au quinzième étage  
de l'édifice moderne en béton armé.  
Le rythme  
forestier du ferrailage dressé  
architectoniquement dans l'air  
Et un passant curieux*

*machanganas  
dans l'étrange mélancolie  
s'envolant  
d'une chanson native, en  
pleine nuit...*

*Et ne me demande rien  
d'autre,  
Si tu veux me connaître...  
Car je ne suis guère plus  
qu'un buccin  
Où la révolte d'Afrique a  
figé  
Son cri enflé d'espérance.*

Noémia de Sousa

*qui demande :*

*- Quelqu'un est-il déjà tombé des  
échafaudages ?*

*Le ronronnement modéré  
des moteurs aux huiles lourdes  
et la réponse tranquille de l'entrepreneur :*

*- Personne. Rien que deux noirs.*

José Craveirinha

FABLE

*L'enfant gros acheta un ballon  
et gonfla  
gonfla avec force le ballon jaune  
L'enfant gros  
gonfla  
gonfla  
le ballon enfla  
enfla  
et creva !*

*Des enfants maigres saisirent les restes  
et firent des petits ballons.*

José Craveirinha

Craveirinha est la voix messianique, le gardien de la mémoire de la tribu, le griot qui s'approprie les formes incantatoires du récit de la tradition orale - le titre de son premier recueil de vers *Karingana ua karingana* - signifie dans la langue ronga " il était une fois " - le porte-parole inébranlable des plaintes de tout un peuple contre les crimes coloniaux, le constructeur d'une nation. Il est le géant des lettres mozambicaines qui ne cesse d'influencer les nouvelles générations, l'artiste d'un langage poétique érotique qui, selon Eugénio Lisboa, " *mord dans la pulpe des mots, les palpe amoureuxment, les fait vibrer dans le poème (...) il fait l'amour avec les mots* ". (note 14)

À l'aube de la guerre d'Indépendance, la poésie est l'apanage de la littérature du Mozambique. Dans un scénario marqué par l'existence conflictuelle de deux groupes d'écrivains, elle introduit la polyphonie des voix, la modernité de la parole dialogique. Si le premier revendique l'engagement social et politique, le vers militant, dénonciateur des abus coloniaux, évocateur des exploités comme les *magaiça*, les jeunes Mozambicains travaillant dans les mines britanniques, en échanges de maigres salaires, appelant à la lutte pour l'existence d'une Nation, l'autre, représenté par les poètes Sebastião Alba, Glória de Sant'Anna, Vergílio de Lemos et le plus connu, Rui Knopfli, défend l'utopie d'une poésie universelle, libre de contraintes politiques, sociales ou esthétiques, intimiste et innovatrice. Déchiré par la conscience aiguë d'appartenance à deux mondes qui vont s'opposer de façon violente, Knopfli ne cesse d'affirmer son africanité :

## NATIONALITÉ

*Européen, on me dit.  
On m'imprègne de littérature et  
de doctrine  
européennes  
et européen on m'appelle.  
Je ne sais si ce que j'écris a la  
racine d'une  
pensée européenne.  
C'est probable... Non. C'est  
certain,  
mais je suis africain.*

*Mon cœur bat au rythme  
dolent  
de cette lumière et de cette  
lassitude.  
J'ai dans le sang une ampleur  
de coordonnées  
géographiques et d'Océan  
Indien.  
Les roses ne me disent rien,  
je me marie davantage avec  
l'âpreté des micaïas  
et le silence long et violet des  
après-midi  
aux cris d'oiseaux étranges.*

*Vous m'appelez européen ?  
Bon, je me tais.  
Mais en moi il y a des savanes  
arides  
et des plaines sans fin  
avec de longs fleuves  
nonchalants et sinueux,  
un ruban de fumée verticale,  
un nègre et une guitare qui  
claque.*

Rui Knopfli

## AÉROPORT

*C'est le fatidique mois de mars, je  
suis  
à l'étage supérieur, contemplant le  
vide.  
Kok Nam, le photographe, baisse  
le Nikon  
et me regarde, obliquement, dans  
les yeux :  
Tu ne reviens plus ? Je lui dis  
seulement : non.  
Je ne reviendrai pas, mais je  
resterai toujours,  
quelque part dans de petits signes  
illisibles,  
à l'abri de toutes les futurologies  
indiscrettes,  
préservé à peine dans l'exclusivité  
de la mémoire  
privée. Je ne veux me souvenir de  
rien,  
il m'importe seulement d'oublier et  
d'oublier  
l'impossibilité d'oublier. On n'oublie  
jamais, on se rappelle tout en  
cachette.  
La statue de l'Amiral se démantèle,  
pièce par pièce, le kilomètre cent  
se prolonge  
orgueilleux au sommet du palmier  
farouche.  
Démembré, l'Amiral dort au musée  
le sommeil de bronze dans la mort  
obscur  
des statues inutiles. Démantelé, je  
survivrai  
à peine dans le registre précaire  
des mots.*

Rui Knopfli

Banni de toutes patries, Rui Knopfli est aujourd'hui l'inspirateur d'une nouvelle génération de poètes qui défendent également une poésie libre de contraintes. Ainsi, Mia Couto, Eduardo White et Carlos Patraquim cultivent une poésie qui résiste au fléau de la guerre civile et aux nouvelles pressions sociales et politiques instaurant un lyrisme subjectif, existentiel, attentif aux émotions individuelles bloquées longtemps par la peur, inventant un pays par l'intensité du rêve :



## CONFIDENCE

*Dis mon nom  
prononce-le  
comme si les syllabes te  
brûlaient les lèvres  
souffle-le avec la suavité  
d'une confiance  
pour que l'obscurité ait  
envie  
pour que se dénouent tes  
cheveux  
pour que cela arrive  
Parce que je grandis pour  
toi  
je suis en toi  
qui bois l'ultime goutte  
et je te conduis en un lieu  
privé de temps et de  
contour  
Parce que pour tes yeux  
seulement  
je suis geste et couleur  
et en toi  
je m'abrite blessé  
épuisé par les combats  
dans lesquels je me suis  
vaincu moi-même*

Mia Couto

.....

*Si je pouvais voir ce Dieu enjoué dans sa tendresse, saint  
et assis contemplativement sur le Monde, ce Dieu qui  
m'accompagne depuis que je suis petit et qui me soulage,  
intensément invisible, des larmes que je verse, des  
tristesses qui me fustigent, de la peur angoissante que j'ai  
de la mort, des pensées élevées que je conçois sans le  
dire, si je pouvais Le voir, comme j'aurais envie de Lui  
demander qu'il descende jusqu'ici et partage avec moi cette  
subite sensation paradoxale de Le sentir mystère et rien  
d'autre.*

Eduardo White

## L'OMBRE DE TES YEUX

*l'ombre de tes yeux,  
le front clair, la ligne qui va  
des sourcils au cartilage  
ivoire, statique,  
et où le vent jamais plus  
n'irrigue  
le tumulte du sang, le fleuve  
ouvert sur les lèvres,  
l'ombre de tes yeux,  
amandes profilées,  
et le sourire, couvre-lit  
à dentelles caressant le  
Temps,  
l'ombre de tes yeux,  
Mère,  
Sur le portrait.*

*Luís Carlos Patraquim*

Au Mozambique, le premier livre qui marque le début de la fiction narrative est le recueil de nouvelles publié en 1964, intitulé *Nós matámos o cão tinhoso*, dont l'auteur est Luís Bernardo Honwana. Espace de tension psychologique et affective, l'ensemble des sept nouvelles d'Honwana devint le palimpseste d'une production remarquable de récits qui vont surgir après l'indépendance du pays, cherchant à concilier la mémoire d'une culture orale et les acquis occidentaux, les intérêts de la collectivité et la liberté créative individuelle, les mythes ancestraux et les incidents d'un quotidien traversé par des conflits meurtriers. Support de la mémoire collective, le récit se bâtit à l'instar de la jeune nation mozambicaine dans une polyphonie de sons et d'images, croisant les stratégies occidentales et les pratiques enracinées dans l'art des griots, la fiction et l'Histoire. C'est le cas de l'œuvre intitulée *Ualalapi*, écrite par Ba Ka Khosa, qui reprend la lutte de Ngungunhana, le dernier empereur de la province de Gaza, contre l'armée coloniale portugaise.

Parmi les écrivains mozambicains contemporains, Mia Couto est sans doute le plus connu. Créateur d'une œuvre narrative vaste, constituée par plusieurs recueils de nouvelles et trois romans, témoignant d'une rare sensibilité poétique et d'une grande conscience linguistique, Mia Couto représente une vaste fresque d'êtres sans aucune importance sociale déambulant dans les limites de la vie, dans un espace où le rêve se confond avec la réalité. Face aux malheurs de la guerre civile représentés dans ses romans, les hommes et les femmes éprouvent au-delà de la violence physique, le déchirement des valeurs ancestrales. Dans le roman *A varanda do frangipani*, une femme explique qu'il y a un coup monté contre les temps anciens : *Sim, é um golpe contra o antigamente. .. Há que guardar este passado. Senão o país fica sem chão.*

Récupérant le caractère sacré de la parole ancienne par le biais d'une écriture dont l'invention verbale est incomparable, Mia Couto crée un projet littéraire unique où la syntaxe et le lexique absorbent et transforment les cultures traditionnelles pour réussir la création d'un nouveau monde, libre des dichotomies de l'héritage colonial, un immense espace de liberté et de tolérance. Ancrée dans le terroir mozambicain et ouverte à d'autres cultures, son écriture contient une poétique magico-réaliste qui plonge ses racines dans une éloquente glorification de l'homme.

Ainsi, carrefour de voix et de différents systèmes d'écriture, les littératures africaines lusophones expriment l'engagement de chaque écrivain dans la construction de Nations victimes des fléaux les plus divers : les guerres, les famines, l'inefficacité des systèmes politiques importés en Afrique. Face au chaos où il se situe, l'intellectuel africain, " *voleur de feu et fabricant d'univers* " s'efforce de libérer son peuple du désordre absurde, d'instaurer la fraternité multiraciale. Il produit un nouveau discours car il attribue une mission à la pratique de l'écriture littéraire : elle est tenue de réagir contre la déstructuration d'un monde à la dérive. C'est ce que Mia Couto affirme à propos de la responsabilité de l'écrivain mozambicain :

*O escritor moçambicano tem uma terrível responsabilidade perante todo o horror da violência, da desumanização, (...). Ele foi sujeito de uma viagem irrepetível pelos obscuros e telúricos subsolos da humanidade. Onde outros perderam humanidade ele deve ser um constructor de esperança. Se não for capaz disso, de pouco valeu essa visão do caos, esse apocalipse que Moçambique viveu.*

copyright 2003: Maria Fernanda Afonso  
Note : Les poèmes cités furent traduits par  
Marie-Claire Vromans.  
ce texte et les poèmes ne peuvent être  
reproduits qu'avec l'autorisation des auteurs  
et traducteurs.

## RÉFÉRENCES

1. Tzvetan TODOROV, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique suivi des écrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981, p.98.
2. Albert GÉRARD, " Problèmes I : de l'oralité à l'écriture " in *Afrique plurielle. Études de littérature comparée*, Amsterdam - Atlanta, Editions Rodopi B. V., 1996, p.122.
3. André-Patient BOKIBA, *Écriture et Identité dans la Littérature Africaine*, Paris, L'Harmattan, 1998, p.9.
4. Pierre RIVAS, " Matériaux pour une bibliographie pratique des littératures d'Afrique lusophone " in *Les nations africaines de langue portugaise*, Paris, ADEPBA, Bulletin d'Information, n°10, s/d, p.20.
5. Cité par G.R. HAMILTON, *Literatura Africana Literatura Necessária.1 - Angola*, Edições 70, Biblioteca de Estudos Africanos, Lisboa, 1981, p.16.
6. Manuel FERREIRA, *A aventura crioula*, Lisboa, Plátano Editora, 3a ed., p.334.
7. Manuel LOPES, *Les victimes du vent d'est*, traduit par Marie-Christine Hanras et Françoise Massa, Saint-Maur, Editions Sepia, 1996, p.20.
8. Maria Felisa Rodríguez PRADO, " Cabo Verde e o *Cais de pedra* ou a obra de Nuno de Miranda " in Anne QUATAERT et Maria Fernanda AFONSO, *La lusophonie : Voies / Voix Océaniques*, Lisboa, Lidel, 2000, p.274.
9. Albert GÉRARD, " Identité nationale et image littéraire en Afrique lusophone " in *Les Littératures africaines de Langue Portugaise*, (Actes du Colloque International, Paris, 28-29-30 novembre, 1 décembre 1984), Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1985, p.488.
10. J.C. VENÂNCIO, " Para uma perspectiva etnológica da literatura angolana " in *Les Littératures africaines de Langue Portugaise*, p.179.
11. José Eduardo AGUALUSA, " Histoires d'histoires sur fond de paysage " in *Notre Librairie*, n°115, CLEF, 1993, p.82.
12. Voir Inocência MATA, " Pepetela e as (novas) margens da nação angolana, " in *Colóquio da Associação dos Lusitanistas*.
13. PEPETELA, *A Geração da Utopia*, Lisboa, Publicações Dom Quixote, 5a edição, 2000, p.306.
14. Eugénio LISBOA, *Crónica dos Anos da Peste*, Lisboa, Imprensa Nacional-Casa da Moeda, 1996, p.128.

---

### António Lobo Antunes

Un des grands romanciers portugais contemporains. Le plus important de sa génération dit-on, au point que certains se sont étonnés qu'il n'ait été récompensé du prix Nobel.

Né en 1942 à Benfica dans les faubourgs de Lisbonne et issu de la grande bourgeoisie portugaise, António Lobo Antunes est l'aîné d'une famille de six garçons. Son père, neurologue réputé et grand érudit, lui donne le goût de la médecine et des lettres, en l'emmenant se promener à l'hôpital et en lui lisant, entre autres, du Flaubert. António Lobo Antunes a fait des études de médecine. Dans le cadre du service militaire, il est envoyé en Angola comme médecin. Il passe vingt-sept mois dans le borbier de la guerre coloniale (de 1971 à 1973). Il en tirera une partie de son inspiration dans les romans qu'il publie à partir de 1979. À son retour d'Angola, il se spécialise en psychiatrie, métier qu'il a exercé à l'hôpital

Miguel Bombarda de Lisbonne. Il a toujours lutté contre le « complexe du bourgeois » qui le tient et a développé, très tôt, une haine du racisme qu'il justifie par son propre « métissage » : un grand-père brésilien et une grand-mère allemande.

Auteur d'une douzaine de romans traduits dans de nombreuses langues (français, anglais, néerlandais, allemand, danois, suédois, italien, turc, espagnol...) Antonio Lobo Antunes vit à Lisbonne. En 1985, il a délaissé la psychiatrie après le succès de son deuxième roman, *Le Cul de Judas*, pour se consacrer à l'écriture.

« Toute l'œuvre de Lobo Antunes se situe sous le signe de la désacralisation qui n'épargne ni la bourgeoisie complice de Salazar ni les démocrates nouveaux qui n'ont pas su tenir les promesses de la révolution. Avec rigueur et obstination, il fait le procès de la société portugaise et de ses trivialités, des institutions et de leurs mensonges, du pouvoir et de ses compromissions. Un procès où Lobo Antunes donne systématiquement la parole aux victimes, aux opprimés, renversant les rôles que tiennent les uns et les autres dans la vie réelle. » (extrait d'un article de Tirthankar Chandra, L'Humanité, 16 mars 2000)

« Je vis tous les jours avec mes personnages pendant un an et demi, dix heures par jour. Quand vous arrivez à la page 300, cela vous attriste un peu de les quitter. Je comprends très bien Faulkner qui faisait passer ses personnages d'un livre à l'autre. L'autre jour, je me trouvais dans un quartier périphérique de Lisbonne où vit l'un des personnages de *La mort de Carlos Gardel*. J'étais arrêté à un feu rouge et je m'attendais à ce qu'il surgisse d'un instant à l'autre, je me demandais dans quel café il irait. C'est un personnage absolument secondaire pour moi, je me suis à y penser comme s'il était réel. » (extrait d'un entretien pour Les Inrockuptibles, 1995)

« Entrer dans un roman d'António Lobo Antunes, c'est pénétrer dans un maquis carnivore qui menace de vous happer à chaque phrase. Car il s'exhale des écrits sombres et denses de ce très grand écrivain portugais, une sorte de maléfice qui envoûte et déroute à la fois. Exigeant une grande concentration de la part du lecteur, le romancier n'en est pas moins très populaire dans son pays. La profonde humanité de ses livres, imbibés de substance existentielle et de sensualité, comme le sont ceux d'un Simenon, mais à la fois traversés de litanies mélancoliques et de piques satiriques, y est sans doute pour beaucoup. » (extrait d'un article de Raphaëlle Rérolle, Le Monde, 19 février 1998)

« Même si ma langue est d'ici et que j'ai besoin de l'entendre pour écrire. Le Portugal que j'évoque dans mes romans est un Portugal de fiction. Je ne comprends pas le patriotisme, je me méfie du nationalisme, j'ai grandi sous Salazar. » (Antunes, extrait d'un entretien pour Lire, 1999)

« Antonio Lobo Antunes a mauvaise réputation. Il provoque, n'hésite pas longtemps avant de préférer une énormité, se montre d'un narcissisme agressif, il est mauvais joueur, dénigreur systématique... et si on l'invite dans un Salon, on n'est jamais sûr qu'il n'y fera pas un éclat. Pourtant, si on l'écoute un instant, si on le lit, cette vision prend une autre coloration. Ainsi, dans l'entretien qu'il vient d'accorder au Magazine littéraire (numéro de mars), il dit explicitement ceci : " Je suis incapable de parler de moi et plus incapable encore de parler de mes livres : je ne les ai pas lus, je les ai seulement écrits. " Pirouette dira-t-on ? Pas si sûr... » (Lire la suite : Lobo Antunes, ou les vertus du style, Patrick Kéchichian, Le Monde, 17 mars 2000)

## Mémoire d'éléphant

On ne connaissait de sa première trilogie qu'un titre, *Le Cul de Judas* qui évoquait la guerre d'Angola. Parution pour la première fois en français des deux autres volets où la folie apparaît comme la meilleure Connaissance de l'enfer.

*En 1973 j'étais revenu de la guerre et je savais ce que c'était que les blessés, le glapissement des gémissements sur la piste, les explosions, les tirs, les mines, les ventres écartelés par l'explosion des mines, je savais ce que c'était que les prisonniers et les bébés assassinés, je savais ce que c'était que le sang répandu et la nostalgie, mais on m'avait épargné la connaissance de l'enfer." Cette phrase qui clôt le premier chapitre de *Connaissance de l'enfer*, peut à elle seule servir de programme à la première trilogie écrite par António Lobo Antunes.*

Parue en 1983 chez Anne-Marie Métailié, la première traduction de cet écrivain portugais nous avait offert *Le Cul de Judas*, poignante confession d'un homme revenu de 27 mois de guerre en Angola. Mais *Os Cus de Judas* (paru en automne 1979 au Portugal) n'était pas le premier roman de Lobo Antunes. Le premier volet de son triptyque, *Mémoire d'éléphant*, avait paru en juillet 1979 chez Vega, précédant de deux ou trois mois *Os Cus de Judas* puis *Connaissance de l'enfer* (1980). Si *Le Cul de Judas* arpente essentiellement les pistes de l'Angola et rappelle la mort de soldats à peine sortis de l'enfance, la stupidité d'une guerre voulue par un régime stupide, *Mémoire d'éléphant* et *Connaissance de l'enfer* s'attachent à dénoncer les pratiques de la psychiatrie avant la révolution des oeilletons. Cycle très autobiographique, qui trimbale son narrateur et ses lecteurs des charniers de la guerre aux rives de la folie, en passant par la dépression et le divorce d'un homme absent de lui-même ("*entre l'Angola qu'il avait perdu et Lisbonne qu'il n'avait pas retrouvée*" écrit-il dans *Mémoire d'éléphant*), dont la langue seule, baroque et lourde comme le Tage, charrie toutes les visions du monde et balaie la rationalité qui fonde les dictatures. Il est donc enfin permis au lecteur français d'appréhender cette trilogie dans sa globalité et de se convaincre de la puissance et de la grandeur de cet écrivain. Pourtant *Mémoire d'éléphant* et *Connaissance de l'enfer* ne manquent pas d'obéir à une règle littéraire selon laquelle les premiers romans sont toujours trop généreux, trop touffus, comme si leur auteur ne croyait pas en ses chances de durer, et voulait en une seule fois dire tout, concurrencer par l'écriture l'ampleur du monde. Si ses trois premiers romans alignent souvent leur pléthore

d'adjectifs, comme des verres qu'au fond des bars les alcooliques aiment exhiber, du moins ne laissent-ils aucun doute sur la singularité de la voix qui s'y fait entendre. Et il n'est pas nécessaire d'évoquer la qualité saisissante des métaphores, la construction lancinante et obsessionnelle des chapitres, la virtuosité de ces phrases méandreuses qui nous conduisent toujours où nous ne nous y attendons pas. Car ce qui fait la singularité de cette voix, c'est bien la profondeur d'où elle sourd, cette expérience inouïe et vécue au plus profond de l'individu où elle prend sa source. Notre vision du monde ne résiste pas au décapage dévastateur d'une telle langue. Subversif, António Lobo Antunes l'est très sûrement dans sa trilogie. Avec cette nuance a priori ambiguë : l'ironie et la violence verbale ne se départent pas d'un amour inconsolable pour le genre humain.

Ainsi, la situation du narrateur de *Connaissance de l'enfer* est-elle à la fois du côté des bourreaux (comme il appelle les psychiatres) et du côté des fous puisqu'en un kafkaïen renversement de situation, le narrateur vit son propre internement auquel sa réaction contre l'ordre établi le destinait, contre : "(...) *la machine à triturer d'une médecine moraliste, castratrice, autoritaire, la médecine des seigneurs, la médecine des maîtres, qui déteste les écarts, qui déteste les différences, qui ne supporte pas la capacité d'invention, la médecine morte d'une société morte, dont l'odeur grasse et visqueuse l'avait indigné dans l'hôpital Júlio-de-Matos, quand il l'avait sentie flotter entre les pavillons au milieu des arbres, et souffler sur la gorge de l'herbe comme le vent de la nuit.*"

L'écriture permet d'investir d'autres corps, d'autres âmes, elle fait fi de la rationalité du réel, mélange en une scène grotesque et terrible, le caquetage de basse-cour d'un hôpital, la torture de trois Noirs en Angola, et le repas cannibale autant que carnavalesque des maîtres, militaires ou docteurs. L'acuité du regard de l'écrivain sur une société en décomposition trouve dans l'art de la métaphore sa pleine expression. Petit florilège : "*A Colares une langue de rivière glisse sous de petits hôtels médiocres dans lesquels des seins quinquagénaires chuchotent au-dessus de thés en sachet insipides comme des baisers de curé.*"

(*Connaissance de l'enfer* p.334); ou dans le même roman à propos d'une tenancière de bar telle une "*chèvre qui mastiquait le chewing-gum d'un alexandrin sans fin*" (p.118) ou, dans *Mémoire d'éléphant* pour évoquer la situation du narrateur amoureux de la femme avec laquelle il vient de divorcer : "*il était pareil à un aveugle continuant à bavarder avec une personne qui est sortie à pas de loup de la pièce*" (p.178). Mais peut-être la plus grande métaphore est-elle constituée

par ce qui fonde les deux titres qui paraissent aujourd'hui : la folie, "*dont nous nous protégeons en l'étiquetant, en la compressant entre des grilles, en la bourrant de comprimés et de gouttes*". La folie pour nommer d'un autre nom la condition humaine.

Dans l'univers d'António Lobo Antunes, il n'est pas rare de voir des fous voler et se cogner aux vitres des immeubles, des spectres venir saluer le médecin-psychiatre, des soldats morts sourire un verre de bière à la main. Il n'est pas rare non plus de passer dans une même phrase du il au je, de mélanger, en un long déroulement du temps le passé et le présent, le cauchemar et la réalité.

A Paris, dans l'hôtel où il est descendu, António Lobo Antunes parle, dans un français qui fait semblant d'hésiter, comme il écrit : les mots rejettent loin d'eux le point de la phrase, comme une mort qu'ils repousseraient indéfiniment. Dix fois, il rendra hommage à son éditeur parisien, et à son agent américain, son premier lecteur, Thomas Colchie le fils d'un Italien et d'une Ecossaise, comme lui, António Lobo Antunes est le petit-fils d'un Brésilien et d'une Allemande...

*António Lobo Antunes, comment se fait-il que votre premier et votre troisième romans ne soient traduits en français qu'aujourd'hui?*

J'ai beaucoup résisté à laisser publier ces trucs. Ils étaient traduits depuis longtemps mais je préférais que Christian Bourgois sorte mes derniers romans plutôt que ceux-ci. Dans la traduction, il y a des choses qui se perdent. En lisant ça (il désigne *Mémoire d'éléphant*), j'ai eu une sorte de gêne. D'autant plus que c'est très autobiographique. Tu écris un roman et puis tu te rends compte que tu n'as plus la même idée du roman. En feuilletant, on a envie de tout corriger. C'est d'ailleurs comme ça que je travaille : je corrige un roman par un autre roman. Ce qui m'a beaucoup étonné, par rapport à ces deux livres, c'est que Christian Bourgois aime ça. Je garde une tendresse spéciale pour *Connaissance de l'enfer*. Je ne sais pas si vous avez ressenti ça... Tu y trouves les sentiments à l'état brut sans qu'ils aient été travaillés. C'est violent à ce niveau-là. Si j'étais éditeur, je me dirais : "je vais garder ce mec non pour ce roman mais pour ce qu'il va créer à partir de ça." *Comment ces deux romans au Portugal ont-ils été reçus?*

*Mémoire d'éléphant* est sorti en juillet 1979, je suis parti en vacances juste à ce moment, quand je suis revenu, j'étais célèbre (*Lors de notre précédent entretien -cf. N°15-, Lobo Antunes évoquait un flop dû au fait que le livre était sorti au début de l'été. Le succès suivit à la rentrée la publication d'Os Cus de Judas, ndlr*). Je

pense que le succès vient du fait que, pendant la dictature, on essayait de passer à travers la censure. Après la révolution des oeillets, on ne publiait pas le chef-d'oeuvre attendu. Les mauvais romanciers français étaient très prisés : on lisait Sartre, Camus. Moi, j'ai parlé de la guerre coloniale en Angola et de la censure. Les gens s'y sont retrouvés. En quelques semaines, j'ai publié ainsi trois romans. Je les regarde aujourd'hui comme des livres d'un autre. Ensuite, mes romans sont devenus plus élaborés. Mais les gamins de 16-17 ans dévorent encore ces premiers livres, comme ils écoutent encore les Beatles ou Bob Dylan. Ils lisent ça parce qu'ils y trouvent une révolte juvénile. Une bonne partie du succès de cette trilogie ne s'appuie pas sur des raisons littéraires...

En France, c'est étrange, je ne suis pas reçu comme dans d'autres pays. En Allemagne, par exemple, j'ai été reçu comme une star de rock (*rires*). En Allemagne les gens lisent.

J'ai un public qui est très gentil avec moi. Tu reçois des lettres et ce ne sont pas des intellos, ce sont des gens comme moi. En France, on confond les intellectuels avec les artistes. Par exemple la plupart des peintres sont des artistes et jamais des intellos. Sartre est toujours un intello et rarement un artiste. Goethe c'est l'intello-artiste. Comme Borges. Moi, je ne suis pas un intello, je n'ai pas d'idées générales.

*Vous évoquez la guerre d'Angola dans Le Cul de Judas, le retour d'Afrique dans Mémoire d'éléphant avec tout le malaise que vit le narrateur et la folie dans Connaissance de l'enfer. Ces trois thèmes sont-ils liés?*

Je suis revenu de la guerre en 1973. Il y avait trois choses dont il fallait que je parle pour m'en débarrasser : la culpabilité (à l'encontre de mes filles), la guerre et la psychanalyse. D'où la trilogie. J'avais la notion que cela pouvait donner un seul livre. C'est en Afrique et dans les hôpitaux que ma conception du monde s'est pulvérisée. Tu te rends compte, devant les blessés, les morts ou les fous, que tu n'es pas si important que ça. En même temps, j'étais très orgueilleux d'avoir écrit un roman. Cette joie ne s'est jamais reproduite. Je commençais à apprendre sur la vie et l'écriture... et tu comprends après que tu n'y arriveras jamais et c'est ça qui fera ta grandeur. Ce que je voulais, c'était m'ouvrir les veines, faire une purge intérieure. Mais il y a une certaine malhonnêteté dans l'écriture, une façon de contourner certains problèmes techniques.

Un roman, c'est un délire structuré bâti sur une hypothèse erronée. Ce point de départ, c'est le pacte que tu passes avec le lecteur. Par exemple, personne ne meurt en chantant mais si tu acceptes ce pacte, tu peux avoir de l'émotion. Le pacte, c'est déjà de croire que les personnages en papier sont des gens en chair



et en os.

*Vous poussez le pacte un peu loin parfois lorsque vous faites voler vos personnages. C'est du réalisme fantastique?*

La lecture c'est une folie à deux. Quand un roman est très bon, tu as l'impression qu'il a été écrit juste pour toi. Et les autres exemplaires pour les autres. Moi, j'ai du mal à prêter mes livres. Le plaisir de lire est de plus en plus grand. J'aime beaucoup les mauvais livres. Chaque jour, je lis trois ou quatre heures et j'écris quatorze heures.

Le vol, c'était un moyen de donner aux personnages une réelle liberté. Il y a cette histoire du type enfermé pendant quarante ans dans l'asile psychiatrique parce qu'il était homosexuel. Il prenait la place de la femme pour les autres, tant que les médicaments ne les empêchaient pas de bander. C'était pire que d'être en prison. Avec le 25 avril (25 avril 1974 : révolution des oeillets, ndlr), tout le monde a pu sortir et il y a eu deux ou trois grossesses...

C'était mai 68 réalisé. On faisait des choses incroyables et en même temps on commençait à avoir peur. Parce que le propre de l'homme ce n'est pas d'être libre en liberté mais libre en prison. Là, tout était permis. On ne pouvait pas vivre comme ça. Les gens ne travaillaient pas, il y avait des attentats. C'était une immense anarchie. L'héroïne était meilleur marché que le tabac.

Les critiques que je fais sur les hôpitaux sont très violentes mais pas très lucides. La véhémence ôte de la lucidité. Il y a une telle sincérité dans les propos du narrateur qu'on finit pas y adhérer mais quand on réfléchit, on se dit que ces propos ne sont pas très fondés, que la critique n'est pas très précise...

*Par rapport à votre révolte, faut-il entendre le titre de votre prochain livre, La Splendeur du Portugal comme l'expression de votre ironie?*

L'expression "La Splendeur du Portugal" appartient aux paroles de l'hymne national. Ce roman, c'est un truc qui n'a rien à voir avec la guerre d'Angola. C'est un livre sur le pouvoir et le rapport que l'on entretient avec lui.

Après la révolution il y a eu des mouvements d'extrême droite qui tuaient des gens. Je travaille là-dessus. Je voulais raconter ça, cette période, uniquement avec des personnages féminins. Les femmes ne savent qu'une partie des choses. Le reste elles le fantasment. Ça permet de jouer sur beaucoup de registres même si c'est très compliqué. Je peine sur ça depuis des mois, depuis juillet 97. Je ne sais pas quand ce sera prêt.

De plus en plus, je sens que je n'ai pas le temps. Tu luttas toute ta vie pour trouver une voix personnelle et tu restes prisonnier de cette voix. Tout art tend vers la musique et la musique tend vers le silence. Je rêve que

les gens lisent ce qui n'est pas là.

António Lobo Antunes  
Mémoire d'éléphant  
Traduit du portugais  
par V. do Canto et Y.Coleman

Connaissance de l'enfer  
Traduit du portugais  
par Michelle Giudicelli  
Ed. Christian Bourgois  
208 et 372 pages, 95 et 140 FF

### **António Lobo Antunes (1942)**

Psychiatre dans un hôpital de Lisbonne, il est devenu, avec Saramago, le romancier le plus connu dans son pays et à l'étranger, et il faut bien dire que livre après livre il a su créer une œuvre littéraire originale de premier plan, qui offre une vision du monde sombre mais bouleversante de la condition humaine, un peu à la manière de Céline. Son expérience de la guerre coloniale comme médecin, les destins fourvoyés et les amours fracassées sont les thèmes dominants de la plupart de ses romans.

#### **Le cul de Judas (*Métailié*)**

À Lisbonne, une nuit, dans un bar, un jeune médecin raconte un cauchemar horrible et destructeur : son séjour en Angola, au fond d'un " cul de Judas ", trou pourri, cerné par une guerre sale oubliée du monde. Un humour terrible sous-tend ce monologue qui parle aussi d'un autre front : les relations de cet homme avec les femmes. Le premier grand succès de Lobo Antunes, un livre bref qui est la meilleure introduction à son univers.

#### **La farce des damnés (*Bourgois*)**

Une histoire de famille qui se déchire autour d'un héritage de dettes, avec ses haines, ses incestes, ses égoïsmes et ses idiots. Ce roman faulknérien se passe dans la province de l'Alentejo, un peu plus d'un an après la Révolution des œillets.

#### **La mort de Carlos Gardel (*Bourgois, 10:18*)**

Un adolescent meurt, victime d'une overdose. À son chevet d'hôpital, lors de son agonie, se succèdent son père, sa mère, depuis longtemps séparés, sa tante, le médecin et les infirmières. Depuis son coma, Nuno les observe s'agiter autour de lui entre deux bouffées de délire. Tous les récits, racontés tour à tour par chacun des personnages, gravitent autour du mourant qui reconstitue son passé.

#### **Le manuel des Inquisiteurs (*Bourgois, 10:18*)**

Un fou hurle ses souvenirs dans une clinique pour vieillards, un pot de chambre glissé entre ses jambes de squelette. Ce fou fut un homme puissant et redouté sous le régime de Salazar. Un ministre peut-être. Un de ceux qui gouvernaient en secret. Qui tuaient sans payer pour le crime. Qui écrivaient des discours, inauguraient des orphelinats, faisaient sauter des têtes, s'achetaient de jeunes maîtresses, renversaient les servantes sur les tables sans même ôter

leur chapeau. Un des livres les plus violents de son auteur. Une dénonciation du mal d'un régime ancré au cœur des hommes.

### **La splendeur du Portugal**

*(Bourgeois)*

À travers les monologues alternés d'une mère et de ses trois enfants, derniers rejetons déchus d'une riche lignée de colons portugais en Angola, ce roman dresse le sombre bilan d'un processus historique d'aviissement d'une catégorie d'êtres humains. Au fil d'évocations tragiques et de scènes bouffonnes, entrelaçant l'atmosphère d'un pays déchiré par la guerre et celle des temps de la prospérité coloniale, ces personnages dévoilent les arcanes de leurs vies antérieures, là leur identité se désagrège, car ils resteront à jamais écartelés entre leur attachement à l'Afrique et la honte d'admettre que cette Afrique de rêve recouvrait un effroyable cauchemar.

### **Livre de chroniques**

*(Bourgeois)*

Ce recueil d'articles publiés semaine après semaine dans un grand journal de Lisbonne n'évoque en rien le monde romanesque de l'auteur. Ce sont des récréations, des divertissements sur la vie quotidienne portugaise, souvent très réussies et très drôles, qui montrent une facette inconnue et séduisante de l'écrivain. La deuxième partie de ces chroniques vient de paraître sous le titre Dormir accompagné.

### **Exhortation aux crocodiles**

*(Bourgeois)*

Le livre ne donne la parole qu'à des femmes. Après la révolution de 1974, il y a eu un climat de guerre civile. Un mouvement d'extrême-droite a tué beaucoup de gens, notamment le premier ministre Sá-Carneiro. Pendant un an, ce mouvement a été dirigé par l'ex-président de la République, le général Spínola. Cette période est racontée par des femmes de ces " terroristes ", ces femmes à qui on ne disait pas tout. Ce sont des choses supposées, devinées, qui sont évoquées par ces épouses, ces maîtresses, ces veuves. L'une est sourde, l'autre a un cancer, une autre est obèse.

### **Le retour des caravelles**

*(10:18)*

António Lobo Antunes retrace ici l'histoire des rapatriés d'Afrique au lendemain des décolonisations. Des milliers de portugais regagnent un pays qui n'est plus véritablement le leur, une ville, Lisbonne qu'ils ne connaissent plus. Ils ont tout perdu. C'est l'occasion pour l'auteur de convoquer les héros de l'histoire des découvertes portugaises (Luís de Camoens, Vasco da Gama, Pedro Alvares Cabral et bien d'autres...) pour consacrer la farce et le drame de cette splendeur déchu.

### **Connaissance de l'enfer**

*(Points-Seuil)*

Un jour et une nuit de voyage en voiture mènent un homme du sud du Portugal jusqu'à Lisbonne où il travaille dans un service psychiatrique. Durant ce trajet, les souvenirs se mêlent aux visions, l'univers du narrateur paraît basculer dans la folie. Entre les dérives de son imagination et les délires de ses patients, entre les cauchemars atroces de la guerre d'Angola et l'univers concentrationnaire de l'hôpital, le narrateur brosse un tableau cruel de l'institution psychiatrique et dresse un féroce réquisitoire contre les guerres coloniales qui ont traumatisé toute une génération de portugais.

### **Fado Alexandrino**

*(Métailié)*

Au cours d'un banquet de bataillon, quatre hommes se retrouvent dix ans après les guerres

menées en Afrique... Ils se sont côtoyés sans le savoir, ils ont aimé les mêmes femmes et comme leurs discours ivres d'alcool, leurs vies s'enchevêtrent marquées par le cauchemar des guerres coloniales. La nuit culminera dans le meurtre.

### **Mémoire d'éléphant**

*(Bourgeois)*

À Lisbonne, au fil d'une journée de naufrage et de révolte morale, un jeune psychiatre exorcise ses démons : la blessure d'un amour trop intense, la hantise de ses souvenirs de guerre en Angola, sa conscience exacerbée de servir une institution dont il condamne le rationalisme forcené.

### **Traité des passions de l'âme**

*(Points-Seuil)*

Deux amis d'enfance se retrouvent face à face : l'un est devenu juge d'instruction, l'autre est membre d'une organisation terroriste. Au fil de l'enquête judiciaire, souvenirs et monologues des différents personnages s'entrelacent, multipliant notes d'humour et situations sordides.

### **Explication des oiseaux**

*(Points-Seuil)*

Rui S. raconte les circonstances qui l'ont amené à se suicider. À travers sa confession et le témoignage de ses amis et proches qui ont toujours pensé qu'il était malade, se dessine le portrait d'un homme qui a raté sa vie et dont le seul souvenir heureux est son père lui expliquant les oiseaux alors qu'il était enfant.

### **N'entre pas si vite dans cette nuit noire**

*(Bourgeois)*

Le père de Maria Clara vit retiré dans un grenier dont il a interdit l'entrée. Parti à l'hôpital pour subir une opération, Maria Clara s'empare de la clef et entreprend alors de reconstituer l'histoire familiale confisquée. Journal intime de Maria Clara rédigé trente ans plus tard, le récit déroule la complexité des liens familiaux et s'apparente à une nouvelle naissance pour Maria Clara.

### **Autre titre en français : L'ordre naturel des choses (Bourgeois).**

Nous n'avons pas su renouveler l'espérance

Ce n'est pas Le Pen qui m'inquiète, il est très primitif. Ce qui se passe en Hollande m'inquiète vraiment, c'est beaucoup plus élaboré. Mais c'est de notre faute, car nous n'avons pas su donner d'espoir, nous n'avons pas su renouveler l'espérance. Les gens sont fatigués des partis traditionnels, fatigués des mots vides. Quand un homme comme Fortuyn apparaît avec un discours très cohérent et bien fait, c'est dangereux. Je crains que cela se développe partout et cela me fait peur. Pour nous qui avons dû sacrifier nos vies pour des choses qui restent importantes, nous avons stéréotypé notre discours et nos ambitions. Ce n'est pas seulement de la faute aux politiques, c'est de notre faute à tous. Ce qui se passe en Palestine, par exemple, est affreux. Pour quelqu'un qui, comme moi, a investi beaucoup d'espoir et un peu de sa vie en risquant sa peau, c'est très décevant. J'ai très peur que ce dont j'avais rêvé et que je crois encore possible, pas seulement la liberté mais aussi une plus grande justice, s'éloigne maintenant.

Pourtant je pense aux propos de Blondin : « Je n'ai pas la foi, mais j'ai tellement d'espérance ». Et ce qui s'est passé en France entre les deux tours est en ce sens assez rassurant, surtout si la gauche en tire quelques enseignements, si c'est encore possible, si

elle n'est pas trop ankylosée, car d'une certaine façon, la gauche s'ankylose et ça me fait beaucoup de peine, c'est là que j'ai mon cœur.

### **Est-ce que la littérature peut intervenir...**

J'ai toujours relativisé le rôle de la littérature, car il y a tellement peu de gens qui lisent, c'est toujours une minorité. J'ai vendu près de 2 millions de livres au Portugal, mais combien les ont vraiment lus, je ne sais pas. Lénine disait qu'il fallait élever le lecteur à la hauteur des écrivains, mais le problème, c'est comment aider les gens... Je crois que Blondin, encore, avait raison quand il disait : « quand vous n'avez plus d'espérance, c'est là seulement que vous êtes mort ». Le problème, c'est que nous n'avons pas d'existence collective et j'ai toujours séparé très nettement mes romans de mon activité politique qui fut très intense. Parfois, mes amis me reprochent mon silence : « si de temps en temps tu disais quelque chose, un mot, ce serait important... ». Je pense qu'ils ont raison. Je devrais, nous devrions tous, intervenir un peu plus car quand même, si comme vous le dites, il y a encore des gens qui m'écoutent, qui nous écoutent, et pour lesquels mon opinion, nos opinions, ont du poids, alors peut-être, si cela peut aider à changer, j'interviendrai.

### **Antonio Lobo Antunes\***

Propos recueillis par Jean-François Meekel

*\* écrivain portugais, psychiatre, participa à la guerre coloniale contre l'Angola puis à la révolution des œillets. Écrit actuellement son 17e roman. L'absurdité de la guerre, l'enfance perdue, la folie, état de la condition humaine, ses livres sont des kaléidoscopes où se mêlent dans une construction très élaborée thèmes et époques. D'essai en essai, Lobo Antunes est à la recherche d'une écriture qui fusionnerait passé, présent et futur. Métallié et Bourgois ont publié la totalité de son œuvre traduite en français : Connaissance de l'enfer, Mémoire d'éléphant et Le cul de Judas à propos de la guerre d'Angola ; Le retour des caravelles et Exhortation aux crocodiles sur l'après 74; dernier paru, N'entre pas si vite dans cette nuit noire.*

Jean-François Meekel

### **Antonio Lobo Antunes :**

**Biographie - Bonsoir les choses d'ici-bas - Extraits - Propos de l'auteur - Revue de presse - Bibliographie**

### **Biographie**

Né en 1942 à Lisbonne et issu de la grande bourgeoisie portugaise, António Lobo Antunes fait des études de médecine et se spécialise en psychiatrie, métier qu'il a exercé à l'hôpital Miguel Bombarda. Il vit à Lisbonne. Auteur à ce jour de seize romans qui sont traduits en anglais, néerlandais, allemand, danois, suédois, italien, turc et espagnol, il est aujourd'hui l'une des figures majeures de la littérature européenne. Il existe de nombreuses thèses et essais sur son oeuvre, notamment aux Etats-Unis, au Brésil et en France.

Bonsoir les choses d'ici-bas

### **RÉSUMÉ DU LIVRE**

Quand les Américains ont su qu'il y avait des diamants en Angola, la guerre coloniale s'est aggravée. A Lisbonne, les services de contre-espionnage impliqués dans le trafic des diamants, ont alors envoyé successivement plusieurs agents à Luanda, tous chargés de la

même mission : récupérer les diamants. Mais aucun d'entre-eux n'en est revenu, tous ont été traqués à tour de rôle puis assassinés.

## **Extrait**

La première phrase :

Je ne sais plus si elle m'a dit - Ma maison était là ou (peut-être) - Il y a vingt ans ou (possible, mais je n'en suis pas sûr) - J'ai vécu ici.

...les empreintes de son corps et de celui de mon père superposées dans le fauteuil, la mienne inexistante, ou peut-être sur le canapé de madame Susana, peut-être sur une marche où je me plais à penser que Marina qui ne verrait aucun inconvénient à attendre avec moi, devant les tournesols, tout comme je l'attendais dans le bidonville après mon travail, m'apercevant que tout est simple comme si je rentrais chez moi sans jamais être parti de Lisbonne, ...

Propos de l'auteur

« Vous avez renoncé à un livre sur la guerre en Angola en vous décidant à écrire Bonsoir les choses d'ici-bas ?

- Quand j'ai commencé, le livre n'avait pour ainsi dire rien à voir avec l'Angola. Le sujet, c'était les sectes religieuses. C'était relativement inspiré de faits réels. Mais au deuxième chapitre, le livre s'est modifié et j'ai compris qu'il ne voulait pas de cette histoire... Avant je me lançais dans un livre avec des plans très détaillés, maintenant je m'embarque pratiquement sans rien, celui-ci j'ai commencé à l'écrire sans rien.

- Que s'est-il passé ensuite ?

- L'idée m'est venue des diamants, des agents... Un livre m'apparaît toujours davantage comme un organisme vivant, il fait ce qu'il veut. Et je dois le suivre à la trace, faire ce qu'il exige. C'est un organisme indépendant.

- Il y a au moins dix voix principales dans ce roman. Elles sont apparues au fur et à mesure que vous écriviez le roman ?

- Exactement.

- Comment faites-vous pour ne pas vous perdre dans ce carrousel de voix, sans un schéma, sans un plan ?

- Hum... il se fait tout seul. Toujours plus.

- Vous venez de dire qu'il s'agissait d'un Angola inventé...

- Tout comme le Portugal est inventé... »

(Lucas Coelho, Milfolhas, Novembre 2003)

Traduit du portugais par Carlos Batista

Citations :

> Ecrire, c'est faire pleurer sans tendre un mouchoir.

Extrait d'une interview dans Libération - 6 Mai 2004

> Si on ne sait pas vivre, comment peut-on savoir mourir ?

Extrait d'un Entretien avec Catherine Argand - Novembre 1999

> Pour écrire il ne faut pas être trop intelligent, il faut être un idiot fulgurant.

Extrait d'un Entretien avec Catherine Argand - Novembre 1999

«Ce n'est pas nous qui devons être intelligents ; c'est le livre qui doit l'être.» "Sans l'écriture, ma vie n'a aucun intérêt. Elle est si réduite..."

Extrait du livre 'Conversations avec Antonio Lobo-Antunes'

LES EXTRAITS de "Conversations avec Antonio Lobo-Antunes"

Mon père a conservé certains de mes feuillets où, sous le titre "Oeuvres complètes d'Antonio Lobo Antunes, romans, nouvelles, récits, essais...", j'énumérais des oeuvres jusqu'à l'an 2000, avec titre et tout et tout. À treize ans, j'avais déjà des oeuvres complètes considérables, et je les ai montrées à ma mère avec fierté. En bonne mère, elle m'a beaucoup encouragé ; elle m'a dit : "Ca ne vaut rien, travaille bien pour être médecin plus tard, parce que comme écrivain tu n'arriveras à rien."

Hier, je relisais 'Ulysse' de Joyce, et je considère que ce roman est fabuleux du point de vue de sa richesse verbale, mais en même temps je l'ai trouvé un peu ennuyeux parce que je ne comprenais pas à quoi servait cet extraordinaire étalage verbal. La pirouette pour la pirouette, cette fabuleuse démonstration d'une immense capacité d'invention verbale, je trouvais que ça tournait un peu à vide parce que ça ne servait pas l'histoire dans le sens de l'efficacité narrative.

Il est certes important de dominer le langage, les mots, mais, en ce qui me concerne, ça m'ennuierait beaucoup si je m'en tenais là parce qu'on finit par se rendre compte que ce n'est pas ce qui importe le plus.

Ce qui est important, c'est que le livre se fasse tout seul, qu'il existe en soi et vaille quelque chose par lui-même, et pas que ce soit nous qui l'ayons fait ; que le livre soit intelligent, et pas que nous le soyons, nous.

## **Revue de presse**

Entrer dans un roman d'António Lobo Antunes, c'est pénétrer dans un maquis carnivore qui menace de vous happer à chaque phrase. Car il s'exhale des écrits sombres et denses de ce très grand écrivain portugais, une sorte de maléfice qui envoûte et déroute à la fois. Exigeant une grande concentration de la part du lecteur, le romancier n'en est pas moins très populaire dans son pays. La profonde humanité de ses livres, imbibés de substance existentielle et de sensualité, comme le sont ceux d'un Simenon, mais à la fois traversés de litanies mélancoliques et de piques satiriques, y est sans doute pour beaucoup. »

Jean-Louis Kuffer - 24 heures Lausanne LA REVUE DE PRESSE

Libération - Philippe Lançon (6 Mai 2004)

Les confessions du Portugais António Lobo Antunes, condamné dès l'enfance à l'excellence.

L'Humanité - Alain Nicolas (1er Avril 2004)

Aussi ces entretiens échappent-ils aux limites traditionnelles du genre : la périodisation conventionnelle, et la réduction mécanique de l'oeuvre à la vie. Ici, les relations entre les éléments biographiques et les conceptions littéraires de l'écrivain sont sans cesse imbriquées. On y voit la réflexion de l'auteur sur son oeuvre s'enrichir de son expérience vitale et de son apprentissage de l'art du roman.

## **Le Temps - Isabelle Rûf (3 Avril 2004)**

Au cours de ces 'Conversations' (Conversaciones con António Lobo Antunes), le romancier portugais apparaît en travailleur acharné, peinant jour après jour, dans une routine quasi

monacale. Lui qui admire tant la légèreté des poètes capables de tout suggérer en deux vers se désole de sa pesanteur.

## **Bibliographie**

- Bonsoir les choses d'ici-bas, 2005
- Livre de Chroniques III, 2004
- Que ferai-je quand tout brûle ?, 2003
- N'entre pas si vite dans cette nuit noire, 2001
- Livre de chroniques, 2000
- Exhortation aux crocodiles, 1999
- Le Retour des caravelles, 1999
- Connaissance de l'enfer, 1998
- Mémoire d'éléphant, 1998
- La Splendeur du Portugal, 1998
- Le manuel des inquisiteurs, 1996
- La mort de Carlos Gardel, 1995
- L'Ordre naturel des choses, 1994
- Traité des passions de l'âme, 1993
- La Farce des damnés, 1992
- Explication des oiseaux, 1991

## **Quelques titres**

N'entre pas si vite dans cette nuit noire, 2001 :

Maria Clara, « Mademoiselle », l'homme de la maison, livre pensées et souvenirs. Une villa d'Estoril abritant connivences et conflits entre maîtres et domestiques. Le casino où la grand-mère joue l'argent que lui donne sa dame de compagnie. Une sœur haïe pour sa beauté. Un père aimé, sans famille, retiré dans un grenier où il défend d'entrer, jusqu'au jour où il part à l'hôpital pour une opération à cœur ouvert.. Maria Clara s'empare de la clef. Au fond des armoires, la relique d'une filiation ignorée : photos, cahiers d'écoliers, jouets. Autant d'indices sur lesquels Maria Clara s'arrête et se perd au fil d'une enquête généalogique. Le récit prolifère, bifurque en jeu de conjectures et de surimpressions.

Cette chronique mobile d'une enfance enfouie apparaît enfin comme le journal intime de Maria Clara, rédigé trente ans plus tard. L'objet du récit renvoie alors à l'histoire de ce journal, à sa création. Un renvoi au premier genre littéraire : la cosmogonie.

### **La Splendeur du Portugal, 1998 :**

A travers les monologues alternés d'une mère et de ses trois enfants, derniers rejetons d'une riche lignée de colons portugais en Angola, ce roman dresse le sombre bilan d'un processus historique d'avilissement d'une catégorie d'êtres humains.

Au fil des évocations tragiques et de scènes bouffonnes, entretenant l'atmosphère d'un pays déchiré par la guerre et celle des temps de la prospérité coloniale, ces personnages dévoilent les arcanes de leurs vies antérieures là où le vent de leur identité se désagrège.

Minés par la folie à force de vivre à contre-destin, ils resteront écartelés entre leur attachement ombilical à l'Afrique de leur enfance et la honte d'admettre que cette Afrique de rêve recouvrait un effroyable cauchemar.

### **Le Manuel des Inquisiteurs, 1996 :**

Dans ce livre, « le fou qui hurle ses souvenirs dans une clinique pour vieillards, un vase de nuit glissé entre ses jambes de squelettes, ce fou fut un homme puissant redouté. Un ministre. Ou tout comme. Un de ceux qui gouvernent, en secret. Un de ceux qui tuent sans payer pour le crime. (...) Il écrivait des discours, inaugurait des orphelinats, faisait sauter des têtes, saluait les princes anglais venus en visites, s'achetait (...) une jeune fille pétrifiée de peur qu'il



déguisait en épouse notable (...) et buvait le thé en compagnie de Salazar et d'un amiral à la poitrine blindée de médailles (...) Mais son pouvoir fut bref. Car rien ne dure dans l'univers de l'auteur, ni l'amour, ni la beauté, ni le pouvoir. Tous les puissants devraient s'en souvenir. »  
Lydie Salvayre, *Les Inrockuptibles*.

### **Traité des passions de l'âme, 1993 :**

A Lisbonne, deux amis d'enfance se retrouvent face à face : un juge d'instruction et un membre d'une organisation terroriste.

Au fil de l'enquête judiciaire, souvenirs et monologues des différents personnages vont alors s'entrelacer, multipliant notes d'humour et situations sordides, visions du passé et complexes réalités du présent.

Au rythme d'une prose effrénée et féroce, qui nous mène au cœur d'un Portugal où les rêves de révolution riment avec le sombre fatalisme du fado, l'auteur brosse une fresque où l'Histoire et les hiérarchies sociales se heurtent aux manipulations du pouvoir.

### **Explication aux oiseaux, 1991 :**

Dans ce chef d'œuvre de la mémoire, mêlant – souvent dans une même phrase - passés, présents, avenir de ceux et celles qui l'entourent, Rui S. nous mène vers son suicide annoncé. Pour cet homme brisé qui estime avoir raté sa vie, mariages, paternité, engagement politique, positions sociales et professionnelles n'ont été que des échecs successifs.

Les oiseaux, un rêve d'enfant resté omniprésent durant toute son existence, constituent les seuls souvenirs heureux qu'il parvienne à maintenir vivants et qui l'accompagneront jusque dans la mort. Entre l'illusion, poésie et satire, l'auteur, fait de cette œuvre, son hommage - combien magnifique - à Fellini, et s'impose comme un très grand écrivain européen.

## **Retour des caravelles (Le)** **par António Lobo Antunes**

« António Lobo Antunes retrace ici l'histoire des rapatriés d'Afrique au lendemain des décolonisations. Des milliers de portugais regagnent un pays qui n'est plus véritablement le leur, une ville, Lisbonne qu'ils ne connaissent plus. Ils ont tout perdu. C'est l'occasion pour l'auteur de convoquer les héros de l'histoire des découvertes portugaises (Luís de Camões, Vasco da Gama, Pedro Alvares Cabral et bien d'autres...) pour consacrer la farce et le drame de cette splendeur déchu. » (La librairie portugaise-Chandeigne)

« On voit revenir au pays, sans gloire, Camões, Pedro Alvares Cabral (découvreur du Brésil), Vasco de Gama et autres conquérants des découvertes. Dans le Portugal nouveau, fétide et déshérité, ces héros d'antan sont réduits à vendre des chaussures, à souffler dans l'acoustique, à faire les poubelles. En vieillards anachroniques, ils finiront tous en hôpital psychiatrique !

Quel sens donner à cette parodie ? Simple provocation ou démythification en règle d'une Histoire monopolisée par les puissants et utilisée pour manipuler le peuple crédule, comme cela s'est passé tout au long de la dictature ? » (extrait d'un article de Tirthankar Chandra, *L'Humanité*, 16 mars 2000)

« Avec le *Retour des caravelles*, Lobo Antunes n'a pas voulu conter une épopée, mais plutôt une anti-épopée. Ces Portugais-là, qui débarquent à Lisbonne en 1975, au moment de l'indépendance des colonies portugaises d'Afrique, après une guerre de quinze années, ne sont pas les triomphateurs qu'honorait l'accueil des rois et des princes dès la tour de Bélem. Mais leurs descendants. Des poètes, des navigateurs, des colons chassés par la défaite, des déracinés qui ont passé la moitié ou les trois quarts de leur vie dans les anciennes colonies. Des rapatriés. Tels des revenants, ils sont les *returnados*... (...)

Il ne s'agit pas de récrire l'histoire, de déprécier les grands hommes, ni même de décrire la réalité du déclin d'une grande puissance, mais d'éprouver les sensations mêmes de ces êtres névrosés que l'auteur a certainement vus de près à l'hôpital et qui, même après leur retour, continuent à vivre dans un temps et un espace qui n'existent plus. Un peuple trahi, malmené par l'histoire, et qui attend un sauveur providentiel qui ne viendra pas. La redécouverte de Lisbonne est loin d'être aisée pour ceux qui ont quitté Loanda. Les quartiers, les bruits, les odeurs ont changé. C'est une errance, sans plan préétabli, dans une ville qui vous a vus partir il y a cinq siècles ou trente ans. » (extraits d'un article de Nicole Zand, Le Monde, 16 Novembre 1990)

## **Le retour des caravelles**

### **António Lobo Antunes**

#### **Résumé**

Alors que la révolution des œillets se termine à peine, un hôtel sordide, " l'Apôtre des Indes ", accueille toutes les victimes de la décolonisation. En proie à une amertume bien compréhensible, nommée ici saudade, les pensionnaires ne sont autres que les héros de l'époque mémorable des grandes découvertes.

Le plus connu d'entre eux, Vasco de Gama, y évoque ses souvenirs en compagnie de son compère le roy Manoel. Ensemble, ils contemplent le Tage du haut du Pont du 25 avril, jouent à la belote avant d'être arrêtés par la police puis envoyés dans un asile psychiatrique à la suite d'une virée nocturne au volant d'une voiture déginginée, dans un état d'ivresse plus qu'avancé.

Pedro Alvarez Cabral déprime dans ce quartier mal famé alors que Fernão Mendes Pinto se lance sans état d'âme dans la spéculation immobilière. Diogo Cao, quant à lui, ramène une prostituée d'Amsterdam qu'il perd dans Lisbone. Devenu fou, il part à sa recherche en Angola pendant plus de 12 ans. Rentré au Portugal, il sombre dans l'alcoolisme. Manoel de Sousa de Sepulveda, compromis dans le trafic de diamants en Angola avec l'aide de la P.I.D.E., est lui aussi contraint au retour. Il fréquente les boîtes de nuit et se livre au proxénétisme.

François Xavier, le gérant de cet hôtel où transitent tous ces héros déçus, a connu une adaptation rapide après avoir quitté le Mozambique en échangeant sa toute jeune épouse contre un billet d'avion. De son siège à bascule, il commande un régiment de prostituées qu'il exploite outrageusement.

Quant à l'homme prénommé Luis, entendons Luis de Camões, il tente de ramener son père tué par les milices de l'U.N.I.T.A. avec l'aide d'un manchot nommé Cervantès. Arrivé à Lisbonne, le cercueil devient encombrant ; il le jette dans le Tage en emportant le cadavre en dessous du bras. Il s'assied à la terrasse d'un café et se met enfin à écrire la première strophe de son poème. Le garçon de café l'invite chez lui pour diluer le cadavre en décomposition et l'enfermer dans une bouteille. Logé dans un hôpital pour tuberculeux, l'homme prénommé Luis attend, comme nombre de ses compatriotes, le retour glorieux du roy Sébastien.

---

#### **Commentaire**

La publication du *Retour des caravelles* a provoqué une levée de bouclier dans la presse portugaise, parce qu'en s'attaquant au mythe des grandes découvertes, Lobo Antunes touche là au fondement du nationalisme portugais. Les héros d'hier, dont les faits d'armes furent chantés par Camões dans la célèbre épopée, *Les Lusitades*, ne sont plus que d'infâmes trafiquants en tous genres, capables des pires vilenies, s'adonnant sans restriction au proxénétisme, vivant dans la crasse de banlieues sordides. Les héros sont soit des cyniques qui exploitent sans état d'âme soit des névrosés qui attendent en contemplant la mer l'arrivée du roy Sébastien. Ce personnage historique obsède d'ailleurs les esprits parce que son retour signifierait, pour bon nombre de Portugais, le retour d'une prospérité et d'une grandeur perdue depuis des siècles. L'écrivain entend ainsi marquer son refus de tout nationalisme : " Je ne comprends pas le patriotisme, je me méfie du nationalisme, j'ai grandi sous Salazar. D'ailleurs, je suis très étonné par la manière dont vous séparez dans vos librairies vos livres nationaux et les livres étrangers. Les dictatures commencent comme ça.<sup>1</sup>"

Pour lui, le Portugal est une terre de fiction, où la flotte de l'O.T.A.N. côtoie l'équipage de Christophe Colomb, où des attelages de bœufs transportent des blocs de pierre à côté de cars remplis d'Américains. Ce groupement

d'anachronismes, qu'on pourrait appelé syllipse, modifie la nature même des protagonistes, leur conférant une forme d'éternité, une éternité cependant consacrée à la luxure et à l'appât du gain. Comme le temps qui semble pouvoir se dilater à l'infini, les personnages ont leur propre destinée, indépendante de la réalité historique. Au fil des pages, se multiplie l'apparition de célébrités fantomatiques au destin dévoyé comme Don Quichotte, devenu un cheval de steeple-chase, comme Miró décrit comme un vieillard en jogging ou comme Luis Buñuel transformé en contrebandier spécialisé dans le trafic de transistor au milieu de Pessoa sérieux se rendant à leur travail de comptables.

Lobo Antunes ironise cruellement et le plus souvent violemment sur le sort du Portugal qui lui importe peu, parce que c'est le sort de l'homme en général qui l'intéresse. Il cultive à cet effet un goût pour l'exagération avec une écriture empruntant les figures de rhétorique susceptibles de grossir les traits de la caricature. La multiplication des procédés hyperboliques tels les métaphores ou les personnifications, la présence d'archaïsmes saugrenus ainsi que le recours fréquent à l'hypallage permettent de se gausser, dans des raccourcis parfois brutaux, d'un Portugal les yeux rivés sur sa splendeur passée.